

Pourquoi choisir la voix comme objet d'étude ?

La voix pose l'énigme d'être à la fois corporelle et incorporelle, c'est-à-dire qu'il n'y a pas dans notre corps un seul organe de la voix. La voix est plutôt l'émanation d'une conjugaison d'organes qui sont mobilisés par le souffle qui s'écoule en nous. Donc, la voix c'est éminemment le corps et une manière un peu décalée d'interroger le corps. Le visage et la voix sont à mes yeux les deux principes essentiels de notre sentiment d'identité.

C'est à travers notre visage que l'on se reconnaît, mais que l'on est aussi reconnu par les autres, que nous sommes identifiés à un âge, à un sexe... Il nous accompagne de l'enfance à la vieillesse avec quelque chose qui demeure, « un je ne sais quoi et un presque rien », comme dirait Jankélévitch, qui fait que quand on regarde la photographie d'enfant d'un vieil homme ou d'une vieille femme, on reconnaît quelque chose.

Toute notre vie, notre voix est comme notre visage : un signe de reconnaissance...

Oui, la voix est un peu du même ordre. Elle nous accompagne aussi pendant toute notre vie, elle permet à nos interlocuteurs de nous reconnaître d'emblée. La voix est un principe de reconnaissance de l'autre. Donc le visage et la voix m'intéressaient en tant que cristallisation de l'identité et comme élément essentiel du lien social.

Nous l'éprouvons avec le masque aujourd'hui... Quand nous perdons notre visage, nous perdons notre place à l'intérieur du lien social. Il y a aussi la question de la défiguration, ne plus avoir « visage humain » comme on dit parfois... La personne défigurée perd son statut, sa place, parfois elle ne sort plus jamais de chez elle, ou seulement la nuit.

Du côté de la voix, on peut faire le parallèle avec la laryngectomie, l'ablation du larynx. Les personnes ne parlent plus avec leur bouche, mais du ventre en quelque sorte, et avec une voix qui peut paraître désagréable, qui est très longue et un peu rébarbative à apprendre. Elle donne aussi le sentiment d'une sorte d'obscénité : un écrivain parlait d'« éructer sa voix ». On voit combien le visage et la voix sont dans une interrelation permanente, d'abord pour nous dire qui nous sommes et aussi

pour que les autres puissent nous identifier et puissent interagir avec nous.

Comment procède-t-on pour faire une anthropologie des voix ?

Comme pour une anthropologie du visage ! Je n'avais aucune envie d'aller interviewer des gens pour leur demander quel était leur rapport à la voix... Inutile. Tous les romanciers mettent en scène des voix et posent des jugements ou des remarques sur les voix. Et puis, on a le cinéma, la radio... Et notre vie tout entière où on a pu s'interroger à maintes reprises sur nos voix, sur la résonnance de notre voix sur les autres. Je me souviens de l'inconfort que j'ai vécu quand une fois j'ai eu les oreilles bouchées pendant plusieurs jours et que je ne m'entendais plus parler, alors que je donnais des conférences et des cours. Je demandais tout le temps si on m'entendait bien ! On voit à ce moment-là combien la voix est un axe fondamental du rapport à l'autre. Moi qui suis un lecteur passionné et un grand cinéophile, ma documentation était donc là.

Par identification et empathie avec les personnages, nous sommes renvoyés à des situations qu'on a pu vivre soi-même. Et il existe aussi des travaux d'anthropologie, d'histoire, de philosophie aussi...

Michèle Moreau, qui dirige Didier Jeunesse, maison d'édition qui s'illustre par de belles productions sonores, rapporte le rythme des comptines aux jeux de corde à sauter ou d'élastique. Par association d'idées, cela m'a rappelé que vous travaillez aussi sur la marche. Que peut-on dire de la voix et de la marche ?

Les comptines sont en résonnance, en consonance, avec les mouvements du corps de la mère, avec le bercement. On est plutôt dans un univers feutré, dans la délicatesse et dans une espèce de continuité du corps de l'enfant et du corps de la mère, dans un miroir sonore. En témoigne la manière dont la mère va s'adresser à son enfant avec une voix tout à fait spécifique, qui n'est absolument pas celle qu'elle a dans la vie courante ni même avec ses enfants plus âgés. Il y a un ajustement de la voix de la mère qui vient caresser l'enfant, l'envelopper, le rassurer, mais qui se

prolonge dans ses gestes pleins de délicatesse, de douceur, avec des moments de surprise aussi. Tout cela fait dans un climat de réciprocité, de confiance, de sécurité ontologique pour l'enfant.

Maya Gratier, directrice du Babylab de l'université de Nanterre, rencontrée pour ce dossier, étudie comment la voix de la mère est identifiée bien avant la naissance...

Quand on est dans le ventre de la mère, enveloppé dans les parois de l'utérus, les deux sens déjà présents sont le contact et le son. C'est ce qui a été mis en œuvre notamment avec l'haptonomie : une manière de parler à l'enfant et en même temps de le toucher. Cette démarche assez fascinante repose sur une certaine qualité de la voix.

Dans beaucoup de sociétés humaines, africaines ou amérindiennes, c'est la question du rythme qui est mise en jeu. La mère continue à travailler pendant qu'elle porte son enfant, elle pile le mil, par exemple. Il y a ces mouvements de balancier du corps, de la marche, des bras qui accompagnent l'enfant, mais la voix est toujours présente et participe à la mise au monde de l'enfant. C'est ce qui a amené un certain nombre de militants de l'accouchement sans violence – je pense à Frédéric Leboyer – à dénoncer la violence de l'accouchement dans nos maternités. Il est une rupture radicale. Les bébés entrent d'un coup dans un monde de bruit : le bruit des ustensiles et instruments, les voix des sages-femmes et des médecins, affairés et concentrés...

Dans ce numéro de la revue, l'autrice et illustratrice Jeanne Ashbé évoque les onomatopées comme un alphabet des bébés... Que cela vous évoque-t-il, en tant qu'anthropologue ouvert sur de multiples cultures ?

Les onomatopées sont dans un rythme mélodique et constituent la première entrée dans la langue maternelle de l'enfant. La première langue étrangère qu'on parle dans notre vie, c'est la langue de notre mère. On entre dans cette langue d'abord avec les premières lallations. Avec le rythme, les onomatopées, les lallations sont absolument nécessaires pour l'entrée dans les rites d'interaction. L'enfant apprend qu'il y a une certaine manière de parler, car il y a des sociétés où l'on parle vite,

d'autres où l'on parle très lentement, d'autres encore où l'on parle très peu... Mais peu importe, car la langue est toujours dans le prolongement du corps, avec une caresse, un bercement... et est le premier partage entre l'enfant et sa mère.

Il y a aujourd'hui une prolifération des types d'enregistrements proposés aux enfants. Ne perd-t-on pas quelque chose avec ces artefacts ? Et qu'y trouve-t-on de nouveau ?

Là, on entre plutôt sur le terrain des jugements de valeur. Si on remonte dans l'histoire, on peut dire que les enfants n'avaient pas besoin de cette accumulation technique, parce qu'ils étaient en permanence dans un bain sonore. L'enfant, le nourrisson ou le petit, avait des relations non seulement avec ses parents, mais aussi avec ses grands-parents, ses voisins, avec les autres enfants... Le soir, le conteur venait souvent raconter des histoires. Dans la France d'il y a quelques décennies, à une époque où la télévision n'existait pas, où la radio était peu présente, c'était davantage la voix des proches qui était l'évidence du monde.

Dans une société comme la nôtre, où l'individualisation du lien social est majeure, ce sont des artefacts techniques qui viennent relayer l'absence courante des parents, des grands-parents, le fait qu'il n'y a plus de conteurs, que la télévision ou le portable occupent la totalité des loisirs des uns et des autres... La technique vient là comme une prothèse... C'est un jugement de valeur, car bien entendu énormément de nos contemporains s'y retrouvent et ne pourraient pas imaginer de vivre sans.

Nous sommes entrés dans un monde qui nous a rendu toutes ces technologies de communication et d'information indispensables, même si, par ailleurs, beaucoup d'entre nous les refusent. Et donc, les enfants grandissent dans cette espèce d'évidence que l'autre c'est d'abord une voix qui est extérieure, la voix de quelqu'un qu'on ne voit pas, mais simplement qu'on entend.

Un autre point me trouble : si vous remontez à une soixantaine d'années, dans nos sociétés, tout le monde chantait, les maçons, les ouvriers, les femmes étendant le linge... Aujourd'hui, plus personne ne chante, par contre, on se balade avec sa radio !

Voilà qui nous mène à la différence entre son et bruit...

Le bruit, c'est le son associé à un sentiment de violence. C'est le son qui se dégrade en intrusion. Nous acceptons le son, nous vivons dans un monde sonore ininterrompu. Mais un certain nombre de sons font violence : nous les rangeons alors dans le registre du bruit, de l'inconfort, et ils viennent briser notre intériorité. La vue, c'est projeter le monde extérieur hors de soi. Mais le son, c'est le monde extérieur qui entre en nous : voilà pourquoi on est brisé dans notre intériorité et pourquoi le bruit est une telle souffrance pour beaucoup de gens. On voit son omniprésence, avec la quantité de plaintes contre les voisins dans les commissariats...

Dans les supermarchés, on est obligatoirement environné de musique. Et quand vous supprimez cette musique, les gens sont perdus. C'est troublant de constater que ce qui peut apparaître comme du bruit pour certains est au contraire une condition nécessaire à la sécurité ontologique d'autres, qui, quand ils sont confrontés au silence dans un café, un restaurant sont en fait confrontés à l'angoisse, à la peur.

Les enfants grandissent dans cette ambiance-là, on leur rend la musique nécessaire. Mais on est forcément dans un jugement de valeur quand on critique cela, car l'adolescent est comme un poisson dans l'eau dans cet univers, de quel droit pouvons-nous lui soustraire ce bonheur ?

Est-ce que finalement les ados ne dressent pas une sorte de « mur du son » ?

Absolument. Éviter l'intériorité, éviter la confrontation à l'altérité « normale » du lien social. Aujourd'hui, beaucoup de gens se promènent dans leur muraille sonore : dans un refus de l'autre. Ils témoignent aussi de l'extrême fragmentation du lien social aujourd'hui. D'une manière plus générale, nous vivons dans des sociétés où le silence est comme un terrain vague, quelque chose d'insupportable qu'il faut investir de mille manières.

À mon sens, le bruit est l'un des problèmes majeurs du monde contemporain et nous sommes nombreux à revendiquer davantage de silence. Car le silence est imprégné de signification et de valeurs. Une des grandes leçons du confinement,

c'est justement d'avoir redécouvert ce silence sonore : plus de bruits de voiture, de nouveau les oiseaux...

Je fais le lien avec la marche ici : car marcher, c'est aller au-devant du silence. On retrouve la jubilation d'un monde sonore qui n'est rempli que du chant des oiseaux, du son du vent dans les arbres, du ruissellement des cours d'eau. On éprouve un sentiment de renaissance. Tous les marcheurs parlent de ce sentiment d'appartenir au monde, d'être porté par ce silence éminemment sonore, mais qui nous berce, qui nous touche. Il y a bien sûr aussi le goût de la lenteur, le goût de la gratuité contre le rendement et l'utilitarisme, mais c'est surtout une aspiration au silence : échapper au bruit, de la ville, du quartier... ●

Propos recueillis par Anne Blanchard

BIBLIOGRAPHIE

- *Marcher la vie, Un art tranquille du bonheur*, éd. Métailié, 2020, 168 p.
- *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éd. Métailié, 2012, 176 p.
- *Éclats de voix, Une anthropologie des voix*, éd. Métailié, 2011, 280 p.
- *Éloge de la marche*, éd. Métailié, 2000, 176 p.
- *Du silence*, éd. Métailié, 1997, 286 p.
- *Des visages, Essai d'anthropologie*, éd. Métailié, 1992, 336 p.

